

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DU BUISSON

Quatrième Partie

LES MANGEURS DE FEU

Olivier, un peu remis de ses fatigues, et le Canadien se précipitèrent à son secours.

— Wi-waga ! wi-waga ! s'écria Willigo, en s'élançant près du pauvre diable, qui se débattait sur le sol. Et immédiatement il lui mit le bras à nu jusqu'à l'épaule, et se mit à le frotter énergiquement avec une poignée d'herbes d'un vert sombre qu'il avait arrachées rapidement autour de lui.

En voyant tomber son fidèle serviteur, Olivier avait tout d'abord cru à la morsure d'un serpent ; mais le Canadien le rassura immédiatement.

— Vous parcoureriez l'Australie entière, lui dit-il, que vous ne trouveriez pas un seul de ces animaux sous vos pas. Laurent vient d'être foudroyé par le contact du wi-waga ; mais c'est sans aucun danger quand c'est pris à temps, et en moins de rien le chef va le remettre sur pied.

— C'est l'*Urtica australis*, murmura Gilping, en examinant la feuille de l'arbre qui avait produit cet effet.

Chacun s'était pressé autour du blessé, et Willigo frottait, sans prendre le temps de respirer, la main et l'épaule de Laurent qui, suant à grosses gouttes, ressemblait à un homme frappé d'un congestion cérébrale.

Une bonne demi-heure s'écoula ainsi en frictions ; mais bientôt les membres bleus et décolorés du patient commencèrent à revêtir une teinte rosée ; la vie revenait peu à peu, et bientôt tout danger eut disparu.

Laurent put alors raconter ce qui lui était arrivé. En passant près d'un arbre qu'il indiqua du doigt, sa main avait frôlé par mégarde une de ses feuilles ; il était tombé comme frappé par la foudre, et jusqu'au moment où il était revenu à lui sous les frictions énergiques de Willigo, il n'avait plus eu conscience de ce qui s'était passé autour de lui.

— Remerciez le chef, répondit alors le Canadien ; sans la rapidité avec laquelle il est venu à votre secours, l'engourdissement allait passer de l'épaule à la poitrine et de là aurait gagné le cœur et la tête, et vous seriez mort en moins de vingt minutes.

— Quel est donc cet arbre étrange ? fit Olivier, pendant que le Nagarnook terminait son traitement par de nombreuses effusions d'eau froide qu'il allait puiser à une fontaine qui se trouvait à quelques pas de là, au pied d'une roche.

— Les indigènes, répondit le Canadien, le nomment le *wi-waga* ou l'arbre à l'oiseau, parce qu'un seul oiseau d'une espèce singulière peut se reposer impunément sur ses branches. J'ai entendu dire par un convict déporté pour faux, qui avait été professeur de botanique, que les savants l'avaient appelé l'ortie d'Australie.

— *Urtica australis*, répéta Gilping en faisant un signe d'assentiment.

— Comme vous voudrez, M. Gilping, continua Dick, bien que je ne comprenne pas bien comment un arbre qui mesure jusqu'à sept ou huit mètres de tour, et qui s'élève généralement à une hauteur de quarante mètres, puisse être comparé à une vulgaire ortie.

— *Urtica*, fit en souriant Gilping : genre-type de la famille des urticées ; renferme des plantes herbacées ou sous-frutescentes et des arbres de haute futaie, disséminés sur tout le globe. Les uns et les autres sont hérissés de poils produisant des effets différents selon les climats et la grosseur de la plante. En Europe, la douleur est légère et vite passée sans remède. Dans l'Inde, elle gagne rapidement le bras, la gorge et la tête, et ce n'est guère qu'au bout de neuf jours que l'accident ne laisse plus de trace. En Australie, la piqûre de l'*Urtica* donne la mort, si, comme vous l'avez dit, M. Dick, on ne s'empresse d'y porter remède.

— Ma foi, répondit le Canadien, je ne suis pas de taille à contredire messieurs les savants ; tout ce que je sais, c'est que l'effet de cette piqûre peut autant se comparer à la légère cuisson de l'ortie ordinaire que la piqûre d'un serpent venimeux à celle d'un moustique. Après cela, si vous trouvez quelque ressemblance entre ces deux plantes si différentes...

— Les effets n'ont que des différences du moins au plus, M. Dick, interrompit Gilping. Quant aux deux végétaux, malgré leur différence de taille, ils possèdent les mêmes caractères botaniques : feuilles opposées ou alternantes, fleurs disposées en grappes et attachées à l'aisselle des feuilles monoïques et quelquefois dioïques. Dans ce dernier cas, les fleurs mâles sont pourvues d'un calice à quatre divisions profondes et de quatre étamines ; les femelles d'un calice à deux valves, d'un ovaire surmonté d'un stigmate velu, auquel succède une semence recouverte par le calice.

— C'est très beau, M. Gilping, de savoir tout cela ; mais ce n'est que de l'hébreu pour un pauvre trappeur comme moi.

— Quelles sont ces précieuses plantes dont s'est servi le chef ? demanda Olivier.

— De simples herbes qui poussent au pied même de l'arbre, répondit le naïf Canadien.

— Est-ce qu'on en rencontre près de chaque wi-waga ?

— Elles ne poussent même que là ; la nature, dans sa sagesse, a voulu mettre le remède à côté du mal.

L'accident arrivé à Laurent et la leçon de botanique qui suivit allaient coûter cher aux fugitifs.

En se précipitant pour porter secours au blessé, chacun avait déposé sa carabine contre un arbre ou sur le sol ; Willigo lui-même, pour pouvoir le frictionner plus facilement, s'était débarrassé de ses armes ; il n'avait conservé que son boomerang, arme terrible à distance, mais inutile à bout portant.

Lorsque Laurent s'était trouvé mieux, on l'avait aidé, en le soutenant, à se transporter vers la petite fontaine dont Willigo s'occupait à purifier l'eau en enlevant tous les débris végétaux déposés au fond, afin de lui en faire boire un peu, et nul n'avait remarqué qu'une foule de formes noires glissaient silencieusement à travers les arbustes, se rapprochant de façon à entourer complètement la petite troupe. C'étaient les Dundarups, qui suivaient la piste des fugitifs presque depuis leur sortie du kra-fenoua, car ils n'avaient pas tardé à s'apercevoir de leur disparition.

Les premiers qui arrivèrent s'emparèrent des carabines et, au moment même où Laurent, penché sur la fontaine, aspirait quelques gorgées d'eau fraîche, des hurlements formidables éclatèrent de toutes parts, faisant vibrer les arceaux de la forêt.

Nos hommes, le Canadien et Willigo en tête, se précipitèrent sur leurs armes ; mais ils les aperçurent aux mains des Dundarups, et ils n'eurent pas fait deux pas, du reste, qu'ils furent entourés d'une nuée de guerriers affreusement peints en guerre et armés de flèches et de lances empoisonnées.

Du premier coup d'œil, ils comprirent que toute résistance serait impossible et ne servirait qu'à les faire massacrer sur-le-champ.

Le Canadien, avec le seul secours de ses poings, en eût certainement assommé une douzaine avant de succomber ; mais il eût été, à l'instant même, criblé d'une nuée de flèches. S'il eût été seul, il n'eût peut-être pas consenti à subir l'humiliation de se laisser surprendre sans résistance ; mais, songeant à la vie d'Olivier, il eut le temps de s'écrier :

— Au nom du ciel, monsieur le comte, messieurs, ne résistez pas, ou vous êtes perdus ; leurs flèches sont empoisonnées.

Willigo lui-même, se voyant pris, croisa dédaigneusement les bras sur sa poitrine et resta immobile, sans faire, ce qui eût été inutile du reste, la moindre tentative pour s'échapper.

Gilping seul se démenait comme un diable ; il criait, gesticulant.

— Je vous défends de me toucher ! exclamait-il. Malheur à qui mettra la main sur un sujet britannique !... Je me plaindrai à mon gouvernement de cette violation du droit des gens... et je vous avertis que vous serez obligés de me payer une indemnité !

Dix Dundarups s'étaient jetés sur chaque homme et à l'instant même les quatre compagnons de Gilping eurent les bras cerclés le long du corps, à l'aide d'une cordelette végétale, de façon qu'il leur fût impossible de faire le moindre mouvement puis, un lien semblable les attachait par le cou, laissant entre chaque prisonnier une distance d'une mètre environ pour leur permettre de marcher.

— Ah ! gredins, continuait Gilping, peut-on ainsi traiter des chrétiens... les ficeler comme des langues fumées ?

Et, de rage impuissante, il se mit à brandir sa clarinette en guise de massue, car il ne possédait pas d'autre arme.

A cette vue, les Dundarups, qui se souvenant de la scène de la veille, évitaient le plus possible le contact du brave homme, qu'ils prenaient pour un sorcier blanc, s'éloignèrent de lui avec plus de précipitation encore en s'écriant de tous côtés :

— Coradjis ! coradjis poppa ! (Le sorcier ! le sorcier de blanc !)

Puis ils entraînaient à la hâte leurs prisonniers dans le Buisson, laissant Gilping seul avec les deux animaux, qu'ils prenaient pour des êtres fantastiques, n'ayant jamais vu les pareils en Australie.

Le fidèle Black suivit naturellement son maître.

En se voyant ainsi dédaigné, sa colère ne connut plus de bornes.

— Ah ! les forbans ! les pirates ! criait-il en effeuillant une à une toutes les interjections de sa langue. Croient-ils donc que j'accepterai d'être traité ainsi !... Non !... Je veux partager le sort de mes compagnons !...

Et, enfourchant Pacific, il s'élança bravement... du côté opposé à celui que les Dundarups avaient pris avec leurs prisonniers.

— Voilà le prestige de la vieille Angleterre, fit-il en se rengorgeant ; les gaillards ont eu du nez ; ils ont voulu éviter des complications diplomatiques.

Et, dans son enthousiasme national, Gilping, la tête découverte, lança pour la seconde fois les notes graves et monotones du *God save the Queen* sous les arceaux de la forêt australienne.

La dernière note était à peine terminée que l'aimable Pacific, pour se mettre sans doute à l'unisson de son maître entonna, lui aussi, son chant patriotique, sinon aussi célèbre, du moins aussi connu que l'autre.

Quand au mulot, qui était d'abord resté hésitant, ne comprenant rien dans son épaisse cervelle à ce qui venait de se passer, il avait fini par rejoindre son ami Black, qui, chassé par les Dundarups qui avaient même essayé de le tuer avec leurs bomerangs, suivait maintenant à une courte distance la